1

Ailleurs

– Ailleurs, dit papa.

– C'est où, ailleurs ? demanda Constance.

– Plus loin.

Mon père n'avait jamais été très fort pour répondre aux questions. Je regardai Constance et vis à son air buté qu'elle n'allait pas se laisser avoir.

– Exactement « combien » plus loin ?

– Suffisamment pour qu'elle arrête de nous emmerder !

Mon père se leva de sa chaise et passa dans la cuisine. Je regardai Constance et vis à son air buté qu'elle allait se mettre en colère.

– Ah, c'est ça ? C'est un truc pour virer maman de notre vie ?

Mon père rappliqua dans le salon en vitesse.

– Tu préfères aller vivre avec elle et ton « deuxième papa » ?

Je regardai Constance et vis à son air buté qu'elle allait se mettre à chialer. Stratégiquement, c'est là que je prends la parole pour calmer le jeu. Je ne dis rien.

– Je préfère aller en pension ! cria Constance.

Ça, c'est la technique de Constance quand elle ne sait plus se sortir d'une conversation avec papa.

– Ça peut s'arranger ! cria papa.

– Comment c'est, ailleurs ? dis-je.

– C'est pareil.

– C'est vraiment la réponse la plus conne que j'aie jamais entendue ! pleurnicha Constance.

C'était parti pour les chutes du Niagara. Quand Constance pleure, ce n'est pas le genre « long fleuve tranquille ». Ça fait un bruit d'enfer. Papa retourna se réfugier dans la cuisine.

– Arrête, dis-je. Ça ne sert à rien.

– Toi, toi, tu es une chiffe molle !

Voilà. C'était ma faute, maintenant. Je suivis papa dans la cuisine. Il buvait une bière.

– Si on part si loin que ça, on ne verra plus maman ? demandai-je.

– On peut toujours espérer.

Papa croit que je suis de son côté. Parce que tout a commencé avec moi. Enfin, il serait plus juste de dire que tout a fini avec moi. Le jour où j'ai surpris ma mère embrassant un mec. D'abord, je n'ai pas compris. Alors, je suis restée planquée derrière la porte comme une idiote. Ils riaient. Je suis entrée dans la chambre et j'ai dit : « Maman, il n'y a plus de lait. » Le mec a fait un bond, il était ridicule. J'ai fait : « Tire-toi. » J'ai pris toutes ses affaires, qui traînaient par terre, et je les ai jetées dans le couloir. Il est allé les rejoindre sans discuter. Ma mère a essayé le genre : « Ma chérie, faut que je t'explique. » Et

moi, j'ai cogné, j'ai cogné jusqu'à ce que j'aie du sang plein les phalanges, le sien autant que le mien. Quand mon père est rentré à la maison avec Constance, ma mère était partie… Elle n'est jamais revenue. Papa a toujours cru que je m'étais battue pour lui. Mais c'est faux. Je l'ai fait pour moi. Constance, c'est différent. Elle était proche de maman. C'est une fille. Elle avait des conversations « de femme à femme » avec maman. La couleur du vernis à ongles qui convient à la robe qu'on va porter à l'anniversaire d'une copine. Moi, j'aime parler de microprocesseurs et de moteurs d'avion. Sur ces sujets-là, ma mère n'avait pas grand-chose à m'apprendre. À six ans, je connaissais par cœur les grades de l'armée de l'air, et Constance lisait *Winnie l'ourson* et jouait avec les poupées Barbie pendant que je construisais des maquettes de Messerschmitt. Maintenant qu'elle a seize ans, elle ressemble à une poupée Barbie, et moi je tanne mon père pour qu'il me paye des cours de pilotage. Il paraît que quinze ans, c'est trop jeune. Je n'en avais que douze quand j'ai frappé ma mère. Mais douze ans quand on a un mètre soixante-dix et qu'on fait de la musculation, c'est suffisant pour casser la figure à un adulte. Personne ne me cherche, parce qu'il est évident pour tout le monde qu'on risque de me trouver.

– C'est où, ailleurs, sans dec ?

– Seattle.

– Sia quoi ? hurla Constance du salon.

– Seattle. Superécole d'aviation militaire, dis-je.

Constance apparut à la porte. La nouvelle lui avait coupé l'eau, elle ne pleurait plus. Toujours ça de gagné.

– Mais c'est l'Amérique !

– C'est là que je suis né, répondit papa.

– On ne va pas vivre en Amérique, quand même ?

– Ben si. Il y a un poste pour moi à la Compagnie. Personne n'en voulait, alors je l'ai pris.

La Compagnie de papa, c'est une exploitation de pétrole maritime. Papa est ingénieur et il part souvent sur les plates-formes en mer. Jusqu'à présent, il se contentait de la mer du Nord. Quand il s'absente, on a droit à Mme Duval comme garde-chiourme. À part la tarte aux pommes, il n'y a rien à tirer de Mme Duval. À chaque fois qu'elle me voit, elle me dit : « Frankie, vous avez encore grandi ! » Si c'était le cas, je devrais faire dans les vingt mètres. Je dois reconnaître à sa décharge que j'ai pris dix centimètres ces trois dernières années.

– C'est très bien payé, continua papa.

– Je veux pas quitter Ophélie !

Ophélie, c'est la meilleure amie de Constance. Celle qui pouffe en reluquant les garçons. Elle me tape sur le système.

– On ne va pas l'emmener, dis-je. Allons, Stance, c'est génial de partir là-bas ! Tu vas pouvoir perfectionner ton anglais !

– Mon anglais ! Il faut qu'on parle anglais en plus ! Ça, c'est trop !

– Tu le fais déjà au lycée, dis-je.

Constance et moi, on est à l'école américaine depuis notre enfance. Parce que papa est né aux États-Unis même s'il est français. Ses parents étaient à l'ambassade de France à Washington. Maintenant, ils sont à la retraite en

Ardèche. On ne les voit jamais et ce n'est pas une grande perte.

– De toute façon, j'ai signé. On a une semaine pour boucler les valises.

– Ça ressemble à quoi, Seattle ? fit Constance.

– C'est au bord de la mer.

– Il y a des plages ?

– Faut pas rêver, dis-je. C'est pas la Californie.

À ce moment-là, je ne savais pas encore que Seattle, c'est une grande ville grise avec un énorme port et un océan sinistre. Moi, je pensais aux usines Boeing.

*
* *

C'est au guichet de l'immigration de l'aéroport que j'ai commencé à avoir des doutes sur la « beautiful America ». J'avais l'impression d'être une dangereuse terroriste en face de l'employé. Il n'en finissait pas de me poser des questions. Il m'a demandé trois fois mon âge. Il ne me croyait pas. J'en avais tellement marre que je lui ai demandé le sien. Ça ne l'a pas fait rire.

Heureusement, il y avait eu le voyage en avion. Alors, là, je me suis éclatée. Je me suis faite pote avec le steward et j'ai été rendre visite aux pilotes dans leur cabine. Je leur en ai bouché un coin, parce que je connaissais tous les instruments de navigation. J'étais partout sauf sur mon siège. Cela amusait papa, Constance n'arrêtait pas de me reprocher d'être mal élevée. Les hôtesses m'ont fait de grands adieux amicaux, mais je crois qu'elles étaient sou-